

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Broglie, Mercredi 26 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Broglie, Mercredi 26 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Circulation épistolaire](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Elections \(France\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [histoire](#), [Interculturalisme](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Réseau social et politique](#), [Suffrage universel](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1849-09-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Broglie, Mercredi 26 Sept 1849 4 heures

Je vous écris sans plaisir. Cette journée m'ennuie. Je n'y peux rien mettre qui me plaise. Le Président perd beaucoup. Tout le monde le dit ; ce qui ne prouve pas grand chose, car le monde qui parle de cela n'est pas celui qui en décide. Personne ne connaît les dispositions réelles des millions d'hommes, paysans et ouvriers, qui sont les rois du suffrage universel. Jamais il n'y a eu plus de raison de dire : " Mon Dieu, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! " Cela est rigoureusement vrai de tout le monde en France ; peuple et chefs du peuple pensent et agissent tout-à-fait à part les uns des autres, sans influencer les uns sur les autres, sans se connaître les uns les autres. Il y a une chose merveilleuse ; c'est qu'ils ne fassent pas cent fois plus mal qu'ils ne font.

N'entendez-vous rien dire de Berlin ? Le Cabinet Braudenburg durera-t-il ? Quel est l'Arnim dont on parle pour lui succéder ? Est-ce notre ancien ami ? J'ai grand peur des fautes futures de Berlin et de Vienne. Dieu sait ce qui en sortirait. Est-ce que nous n'aurions que l'alternative des sottises ? Albert de Broglie, qui connaît bien Rome ne comprend pas que la Légation de France ne s'entende pas avec le cardinal Antonelli, homme d'esprit dit-il, modéré, sensé, et avec qui M. Rossi était au mieux. Que faites-vous de M. de Bouténéff ? Est-il à Gaëte ou à Rome ? Je vous quitte pour aller faire le tour du Parc. Il y a de très beaux hêtres. Pas si beaux cependant que le grand chêne du Parc de Richmond.

Jeudi 27 sept. 9 heures

Voilà mes deux lettres. Excellentes. Mais je les aurais mieux aimées l'une après l'autre. Ils m'ont gâté ma journée d'hier. Je ne sais qui est ils. En tout cas, je lui donne ma malédiction. Ils pourraient bien avoir lu la lettre de dimanche, et lundi. Elle en valait la peine. Peu importe. S'ils sont capables de comprendre, Ils auront trouvé à apprendre. J'ai lu et relu la lettre de Lord Melbourne. Et je la ferai lire et relire. Il a cent fois raison. Mais voici cet autre problème que je le prie de résoudre : faire jouer une pièce sans acteurs. Il y a un public en France. Même un grand public, qui siffle ou applaudit. avec beaucoup d'intelligence. Il n'y a pas d'acteurs. Le public ne souffre pas que personne sorte de ses rangs, monte sûr la scène et fasse son état des grands rôles. Il veut que tout le monde reste public. Notre mal est là. Certainement, il faut faire ce qui est nécessaire, et le faire sans s'embarrasser du testament des morts qui ont prétendu que les vivants devaient s'enterrer avec eux. Mais pour réussir en faisant ce qui est nécessaire, il faut deux choses : ne pas se tromper sur la nécessité, et que le public croyant aussi à la nécessité accepte ce qui a été fait en son nom. Le public français ne veut pas croire à la nécessité ! Elle le gêne. Il aime mieux ses fantaisies. Les Anglais sont un peuple politique ; ils agissent. Les Français sont un peuple critique ; ils frondent. J'en sais bien à peu près les raisons. Elles sont trop longues. Pour le moment, il n'y a plus en France qu'une idée, ou plutôt un sentiment qui ait autorité sur les masses et auquel elles soient disposées à obéir. C'est le sentiment de la légalité. Et la légalité, c'est le droit de la majorité à l'obéissance de la minorité. Là où sont la moitié plus un des mâles Français au dessus de vingt et un ans là est le droit ; le droit devant lequel tout le monde, à peu près, s'incline. hors de là, il y a que des prétentions, auxquelles chacun oppose les siennes propres. Voilà ce que disent les gens d'esprit qui se croient obligés de dire cent subtilités et de prendre de longs détours pour arriver à peu près au même point où le bon sens résolument pratiqué, les conduirait beaucoup plus vite et plus sûrement. M. de Perigny n'est pas dégouté. Les Césars ! Qu'on m'en trouve. Par malheur, il ne suffit pas d'avoir un peu lu l'histoire pour la refaire, et de prononcer les noms pour ressembler aux hommes.

Je retourne demain au Val Richer. J'espère bien y avoir samedi ma lettre. Je l'espère parce que j'ai confiance en vous, car j'ai oublié de vous avertir à temps. Adieu, Adieu. Je vous écrirai le vendredi comme les autres jours. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Broglie, Mercredi 26 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3145>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 26 septembre 1849

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBroglie (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2576

Prologie - Mercredi 26 Sept 1847
4 heure,

Je vous écris sans plaisir.
Cette journée m'ennuie. Je n'y peux rien
mettre qui me plaise.

Le Président perd beaucoup. Tout le
monde le dit; le qui ne prouve pas
grand' chose, car le monde qui parle
de cela n'est pas celui qui en décide.
Personne ne connaît les dispositions
de cette des millions d'hommes, paysans,
et ouvriers, qui sont les vrais des
suffrage universel. Jamais il n'y a
eu plus de raison de dire: "Mon
Dieu, pardonne leur, car ils ne savent
ce qu'ils font!" Cela est rigoureusement
vrai de tout le monde en France;
peuple et chefs du peuple peurent et
agissent tout à fait à part les uns
des autres, sans influer les uns sur les
autres, sans se connaître les uns les
autres. Il y a une chose merveilleuse;
c'est qu'ils ne fassent pas, comme font

plus mal qu'ils ne font.

N'entendez-vous rien dire de Berlin ?
Le cabinet Brandebourg durcira-t-il ?
Quel est l'homme dont on parle pour
lui succéder ? est-ce notre ancien ami ?
J'ai grand'pitié de, fautes, futures, de
Berlin et de Vienne. Dieu sait ce
qui en sortira ! Est-ce que nous
n'aurions que l'alternative de, sottise ?

Alken de Braglia, qui connoît bien
Rome, ne comprend pas que la légation
de France ne l'entende pas, avec le
cardinal Antonelli, homme d'esprit,
dit-il, modéré, sensé, et avec qui
M^r. Rousset est au mieux. Les faits.
Vous de M. de Boutémoff ? Est-il à
Sainte ou à Rome ?

Je vous quitte pour aller faire le
tour du Parc. Il y a de très beaux
hôtels. Par là, beaux cependant que
le grand chéne du Parc de Richmond.

Jeudi 27 sept - 9 heures.

Voilà mes deux lettres, excellentes. Mais
je les aurais mieux aimées l'une après

l'autre. Ils m'ont gâté ma journée d'hier.
Je ne sais qui est il. En tout cas, je lui
donne ma malediction.

Ils pourraient bien avoir lu la lettre
de dimanche et lundi. Elle en valait la
peine. Peu importe. S'ils sont capables de
comprendre, ils auront trouvé à apprendre.

J'ai lu et relu la lettre de Lord Melbourne.
Et je la ferai lire et relire. Il a une fois
raison. Mais voici une autre problème
que je le prie de résoudre : faire jouer
une pièce sans acteurs.

Il y a un public en France. Même
un grand public, qui siffle ou applaudit
avec beaucoup d'intelligence. Il n'y a pas
d'acteurs. Le public ne souffre pas que
personne sorte de son rang, monte sur
la scène et fasse son état de grand rôle.
Il veut que tout le monde reste public.
Notre mal est là.

Certainement il faut faire ce qui est
nécessaire, et le faire sans s'embarrasser
du testament des morts qui ont prétendu
que les vivants devoient s'entourer avec
eux. Mais, nous réussis en faisant ce

qui est nécessaire, il faut deux choses: ne pas se tromper sur la nécessité, et que le public, croyant aussi à la nécessité, accepte ce qui a été fait en son nom. Le public français ne veut pas croire à la nécessité! Elle le gêne. Il aime mieux se fantaisier. Les Anglais sont un peuple politique; ils agissent. Les Français sont un peuple critique; ils frôlent. J'en sais bien à peu près les raisons. Elles sont trop longues.

Pour le moment, il n'y a plus en France qu'une idée, ou plutôt un sentiment qui ait autorité sur le monde, au quel elles soient disposés à obéir. C'est le sentiment de la légalité. Et la légalité, c'est le droit de la majorité à l'obéissance de la minorité. Là où sont la moitié plus un des Français au dessus de vingt et un ans, là est le droit; le droit devant lequel tout le monde à peu près s'incline. Hors de là, il n'y a que des prétentions auxquelles chacun oppose les siennes propres.

2517
Voilà ce que disent les gens d'esprit qui se croient obligés de dire tout subtilité, ou de prendre de longs détours pour arriver à peu près au même point où le bon sens, rétalant une pratique, les conduiroit beaucoup plus vite et plus sûrement.

M. de Perrigny n'est pas dégoûté. de l'écart! qu'en m'en trouve. Pas malheur, il ne suffit pas d'avoir un peu de l'histoire pour la refaire, et de prononcer le nom pour assembler aux hommes.

Je retourne demain au Val Richer. J'espère bien y avoir samedi ma lettre. Je l'espère parce que j'ai confiance en vous, car j'ai oublié de vous avertir à temps. Adieu, adieu. Je vous écrirai le Vendredi comme les autres jours. Adieu.